

Capítulo 21

Cioran, la passion de l'Espagne

Monica Garoiu
Université du Tennessee à Chattanooga, Etats-Unis

<https://doi.org/10.61728/AE20256197>



Les références à l'Espagne et aux Espagnols représentent une présence récurrente dans l'œuvre cioranienne. Elles reflètent la passion de Cioran pour ce pays de conquérants et de mystiques où règnent, avoue-t-il, « l'émotion à l'état pur », la nostalgie, ainsi que la folie et l'imprévisible.

L'attachement de l'essayiste pour l'Espagne est d'abord littéraire, né de ses maintes lectures — telles que *Du sang, de la volupté et de la mort* de Maurice Barrès, *Le sentiment tragique de la vie* et *L'Essence de l'Espagne* de Miguel Unamuno, *Le spectateur* d'Ortega y Gasset, ou les *Fondations* de Thérèse d'Avila, parmi d'autres — qui l'ont envoûté tout en lui révélant ses affinités avec l'âme espagnole. Après l'exil de Cioran en France, sa fascination s'accroît grâce à ses nombreux voyages dans ce pays de la Méditerranée qu'il nomme sa troisième patrie, celle de son âme. Ainsi, écrit-il dans *Syllogismes de l'amertume* : « Tour à tour, j'ai adoré et exécré nombre de peuples ; – jamais il ne me vint à l'esprit de renier l'Espagnol que j'eusse aimé être ... »¹.

L'Espagne dans l'œuvre roumaine

Troisième ouvrage du jeune Cioran, *La Transfiguration de la Roumanie* (1936) demeure jusqu'aujourd'hui son livre le plus incendiaire. Recourant aux suggestions spengliériennes du *Déclin de l'Occident*, l'essayiste excelle à opposer les « petites cultures », comme la sienne, aux « grandes cultures », des organismes dynamiques de l'histoire. Il constate que « les petites cultures » ne peuvent compenser leur manque originaire qu'en rompant avec la « sous-histoire » par un saut historique. Déplorant la passivité du peuple roumain devant l'histoire, sa religiosité mineure et son fatalisme, il décide de lui montrer la voie à suivre pour se transformer en nation et prendre sa place parmi les « cultures intermédiaires ».

Quelle place Cioran réserve-t-il à l'Espagne dans son analyse des grands destins européens ? Si la France, la Russie, l'Allemagne et l'Angleterre figurent parmi les « grandes cultures » ou nations, l'Espagne, qui ne leur a tenu compagnie que pendant un seul siècle, s'élève néanmoins au rang de « culture intermédiaire » :

¹ E. M. Cioran, « *Syllogismes de l'amertume* », Gallimard, coll. Quarto, *Œuvres*, Paris, 1995, p. 772.

Les Espagnols, malgré tout qui les prédisposait au messianisme, n'ont pas su créer une idée espagnole de la culture, et leur réalisation dans l'histoire a été seulement temporelle. De Sainte Thérèse à Unamuno, ils n'ont connu de passions qu'individuelles, ils n'ont pas été des conquérants, ils n'ont pas déterminé un style culturel. Les conquistadors n'étaient malheureusement pas des conquérants de l'esprit. Les Espagnols, ce peuple extraordinaire, n'ont pas réussi à se réaliser en tant que nation et — bien que j'aime l'Espagne — [...], je suis obligé d'avouer qu'elle est une des déceptions de l'histoire².

Cependant, l'Espagne a l'avantage de se réjouir même de son ratage historique, tout en restant supérieure à la Roumanie. Ainsi, l'auteur se demande-t-il : « Si Ortega y Gasset estime que l'Espagne connaît une décadence ininterrompue depuis les débuts de sa culture, alors que pouvons nous dire de la Roumanie qui est née à la vie historique quand les autres commençaient à s'éteindre ? »³. On y retrouve déjà les germes de ce qui deviendra son admiration inconditionnelle pour l'Espagne, rattachée et à son époque de gloire et à sa décadence.

Dans *Des larmes et des saints* (1937), Cioran poursuit ses réflexions sur l'Espagne en s'arrêtant sur son trait définitoire, le mysticisme : « Le mérite de l'Espagne est non seulement d'avoir cultivé l'excessif et l'insensé, mais aussi d'avoir démontré que le vertige est le climat normal de l'homme. Quoi de plus naturel que la présence des mystiques chez ce peuple qui a supprimé la distance entre le ciel et la terre ? »⁴.

Comparant l'Espagne à la Russie, le jeune essayiste affirme qu'il s'agit de deux pays « enceintes de Dieu », qui se contentent de porter Dieu en eux au lieu de le connaître. Même l'athéisme de ces deux peuples doit être inspiré par la Divinité, constate Cioran, car « [à] travers l'athéisme, [Dieu] se défend contre la foi qui le consume. Il accueille à bras ouverts ses fils, les athées... »⁵. Même la peinture espagnole frémit de la présence

² Cioran, *La Transfiguration de la Roumanie*, Éditions de L'Herne, coll. Essais, Paris, 2009, p. 134.

³ *Ibidem*, p. 118.

⁴ Cioran, « *Des larmes et des saints* », *Œuvres*, p. 304.

⁵ *Ibidem*, p. 315.

divine : chez Le Greco, par exemple, c'est elle « qui déforme les choses jusqu'à les défigurer », car tout dans sa peinture, figures et couleurs, « se précipite vers Dieu » et « flamb[e] verticalement »⁶.

En outre, c'est l'Espagne qui, tout en montrant que notre destin est inconcevable sans la folie, a sauvé l'absurde dans le monde. Ainsi, les « mystique[s] espagnol[s] [représentent-ils] [des] moment[s] divin[s] de l'histoire humaine »⁷. Parmi ces mystiques, Thérèse d'Avila occupe une place d'honneur. Le jeune Cioran se sentait déjà proche de cette sainte, et admirait son ardeur, ses transports frénétiques au point de se sentir réchauffé par « le feu de son âme »⁸ :

A six ans elle lisait des vies des martyrs en criant : « Eternité ! éternité ! » Elle décidait alors d'aller chez les Maures pour les convertir, désir qu'elle n'a pu réaliser, mais son ardeur n'a fait que croître au point que le feu de son âme ne s'est jamais éteint, puisque nous nous y réchauffons encore⁹.

« Serai-je un jour assez pur pour me refléter dans les larmes des saints ? »¹⁰ se demande-t-il, conscient de sa « passion pour la terre, pour tout ce qui naît et meurt »¹¹.

L'Espagne dans l'œuvre française

Les réflexions de Cioran sur l'Espagne et les Espagnols se poursuivent dans son œuvre écrite en français. Son attraction pour le pays de Don Quichotte devient une véritable passion, renforcée, certes, par son exil en France à partir de 1937 et par sa mélancolie. Dans *La Tentation d'exister* (1956), Cioran réitère sa faiblesse pour l'Espagne impériale, celle des Conquistadors et des Mystiques qui lui offre l'exemple d'une époque où il aurait aimé vivre :

⁶ *Ibidem*, p. 316.

⁷ *Ibidem*, p. 289.

⁸ *Idem*.

⁹ *Idem*.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ *Ibidem*, p. 303.

C'est le mérite de l'Espagne de proposer un type de développement insolite, un destin génial et inachevé. (On dirait un Rimbaud incarné dans une collectivité). Pensez à la frénésie qu'elle a déployée dans sa poursuite de l'or, à son affalement dans l'anonymat, pensez ensuite aux conquistadors, à leur banditisme et à leur piété, à la façon dont ils associèrent l'évangile au meurtre, le crucifix au poignard. A ses beaux moments, le catholicisme fut sanguinaire, ainsi qu'il sied à toute religion vraiment inspirée¹².

Soulignons que, dans l'esprit des idées formulées dans *la Transfiguration de la Roumanie*, Cioran ne condamne ni la volonté d'expansion ni l'esprit agressif des peuples et des cultures, soutenant qu'« [u]ne civilisation n'existe et ne s'affirme que par des actes de provocation »¹³. En dépit de ses massacres, l'Espagne a réussi à imprimer à son destin une grande sensibilité.

Appartenant à « un peuple sans destin » — formule qui remplace, dès son premier ouvrage français, celle de « petite culture » —, Cioran a toujours vécu, comme il l'avoue dans *De l'inconvénient d'être né* (1973), « en continuelle insurrection contre [s]on ascendance, toute [sa] vie [il a] souhaité être autre : Espagnol, Russe, cannibale, — tout, excepté ce qu'[il] étai[t] »¹⁴. Son admiration constante pour l'ascension foudroyante de l'Espagne et pour sa longue décadence rejoint sa fascination pour la mélancolie permanente des Espagnols, une forme de nostalgie qu'il appelle « masochisme historique ». En effet, cette nostalgie rapproche l'Espagne de la Roumanie, mais surtout de l'expérience exilique de l'essayiste apatride, de sa propre nostalgie.

¹² Cioran, « *La Tentation d'exister* », *Œuvres*, pp. 848-49.

¹³ *Ibidem*, p. 833.

¹⁴ Cioran, « *De l'inconvénient d'être né* », *Œuvres*, p. 1313.

Les grandes figures espagnoles

Le philosophe espagnol, Miguel de Unamuno, que Cioran avait lu dans sa jeunesse, considère que cette forme de mélancolie espagnole s'incarne le mieux dans le personnage de Don Quichotte : « le Christ espagnol en qui s'établit et qui comprend le mieux l'âme immortelle de [son] peuple. La passion et la mort du Chevalier de la Triste Figure est sans doute la passion et la mort du peuple espagnol »¹⁵. Admirateur fervent des mythes espagnols, Cioran est lui aussi captivé par l'image de Don Quichotte :

Vivre signifie : créer et espérer, mentir et se mentir, écrit-il. Pour cette raison l'image la plus véridique qui se soit jamais créée de l'homme est encore celle du Chevalier à la triste Figure [...]. Poussière éprise de fantasmes, tel est l'homme : son image absolue, d'idéal ressemblant, s'incarnerait dans un Don Quichotte vu par Eschyle¹⁶.

La fascination cioranienne pour les personnages mythiques espagnols rejoint celle qu'il éprouve pour diverses figures littéraires et historiques, parmi lesquels l'on a déjà signalé l'écrivain et philosophe Miguel de Unamuno (1834–1946), le philosophe José Ortega y Gasset (1883–1955), et, plus particulièrement, la mystique du seizième siècle, Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), patronne de l'Espagne et des écrivains espagnols qui, dans *Fondations*, son livre autobiographique, « s'arrête longuement sur la mélancolie [...] [et] la trouve inguérissable »¹⁷.

La philosophe-poète Maria Zambrano (1904–1991), disciple d'Ortega y Gasset, a également marqué et inspiré Cioran qui, attiré par son charme, sa sensibilité et son intelligence singulières, lui trace un portrait saisissant dans *Exercices d'admiration* :

¹⁵ Miguel Unamuno, *Le Sentiment tragique de la vie*, cité dans Eugène Van Itterbeek, « Cioran, lecteur d'Unamuno », in *Alkemie : Revue semestrielle de littérature et philosophie*, Cioran, No. 6, 2010, p. 42.

¹⁶ Cioran, « Précis de décomposition », *Œuvres*, p. 657.

¹⁷ Cioran, « De l'inconvénient d'être né », *Œuvres*, p. 1298.

Maria Zambrano n'a pas vendu son âme à l'idée, elle a sauvegardé son essence unique en mettant l'expérience de l'insoluble au-dessus de la réflexion sur lui, elle a en somme dépassé la philosophie... N'est vrai, à ses yeux, que ce que précède le formulé ou lui succède, que le verbe qui s'arrache aux entraves de l'expression, ou, comme elle le dit magnifiquement, *la palabra liberada del lenguaje*¹⁸.

Cioran admire donc chez Zambrano le rapport entre réflexion philosophique et langage poétique, voire la conciliation entre raison et sentiments, inspirée par sa condition d'exilée. De surcroît, il trouve son œuvre salutaire et la recommande à toute personne ayant traversé une épreuve :

Qui, autant qu'elle, a le don, en allant au-devant de votre inquiétude, de votre quête, de laisser tomber le vocable imprévisible et décisif, la réponse aux prolongements subtils ? Et c'est pour cela qu'on aimerait la consulter au tournant d'une vie, au seuil d'une conversion, d'une rupture, d'une trahison, à l'heure des confidences ultimes, lourdes et compromettantes, pour qu'elle vous révèle et vous explique à vous-même, pour qu'elle vous dispense en quelque sorte une absolution spéculative, et vous réconcilie tant avec vos impuretés qu'avec vos impasses et vos stupeurs¹⁹.

Ibiza: de la tentation du suicide à la joie de la nature

Le tableau de l'Espagne dans l'œuvre cioranienne ne serait toutefois pas complet sans la mention de la « Nuit de Talamanca » : un épisode bouleversant, une crise consignée dans le *Cahier de Talamanca. Ibiza* (31 juillet-25 août 1966) et reprise dans les *Cahiers* et *Le Mauvais Demiurge*, notamment dans l'essai « Rencontres avec le suicide ». Cioran y relate sa lutte contre la tentation obsessionnelle du suicide au terme d'une nuit d'insomnie, lors de l'une de ses vacances estivales sur l'île d'Ibiza, ainsi que le rôle salutaire du spectacle émerveillant de la nature à l'aube. Ainsi, note-t-il :

¹⁸ Cioran, « Exercices d'admiration », *Œuvres*, p. 1608.

¹⁹ *Ibidem*, p. 1609.

Cette nuit, réveillé tout à fait vers trois heures. Impossible de rester davantage au lit. Je suis allé me promener au bord de la mer, sous l'impulsion des pensées on ne peut plus sombres. Si j'allais me jeter du haut de la falaise ?²⁰

Assis sur un rocher. J'attendais le jour. Quand la lumière surgit, elle ne vient pas d'en haut, mais des rochers alentour, comme si elle y fût cachée et qu'elle attendît le matin pour apparaître. Cette transfiguration de la matière, si belle, si irréaliste, me fit oublier les réflexions amères par quoi débute chacune de mes insomnies²¹.

Le beau paysage de ce coin paradisiaque espagnol déploie donc tout son charme, assumant une fonction remplie à d'autres occasions par l'écriture : celle de différer le suicide, car « [é]crire sur le suicide, c'est l'avoir dépassé »²².

En l'occurrence, l'idée de quitter un endroit aussi beau que le village de Talamanca lui provoque un déchirement profond, car, pour lui, retourner à Paris, c'est retrouver le cafard : « Cafard inouïe à l'idée de quitter Talamanca. A vrai dire, Paris et *cafard* c'est tout un pour moi. Il ne faudrait pas aller dans des lieux où le bonheur paraît concevable »²³.

Néanmoins, il lui arrive parfois de constater, avec regret, que l'Espagne peut ressembler à ce Paris qu'il fuit, car elle n'échappe pas non plus aux « ravages de la "civilisation" »²⁴. Tout comme les habitants locaux, il déplore l'invasion des touristes, « [l']auto, l'avion et le transistor » dont le règne sera responsable de « la disparition des dernières traces du Paradis terrestre »²⁵.

Conclusion

Toute l'œuvre de Cioran est marquée par sa fascination pour l'Espagne et les Espagnols. Si, dans la période roumaine de son écriture, ses réflexions parfois équivoques sur l'Espagne présentent un aspect programmatique

²⁰ Cioran, *Cahier de Talamanca. Ibiza (31 juillet-25 août 1966)*, Éditions Mercure de France, Paris, 2008, p. 13.

²¹ *Ibidem*, p. 22.

²² Cioran, *Cahiers 1957-1972*, Éditions Gallimard, coll. Blanche, Paris, 1997, p. 771.

²³ Cioran, *Cahier de Talamanca*, p. 53.

²⁴ *Ibidem*, p. 34.

²⁵ *Ibidem*, p. 20.

visant à offrir un modèle pour « transfigurer » la Roumanie afin qu'elle atteigne « un sens de l'histoire comparable à celui de l'Espagne »²⁶, dans la période française, elles acquièrent un caractère plus personnel, mis en évidence par les affinités qu'il se découvre avec le peuple espagnol, parmi lesquelles figure sa nostalgie, ainsi que par les voyages qu'il a entrepris en Espagne.

²⁶ Cioran, *La Transfiguration de la Roumanie*, p. 191.

